



**LES ACADÉMICIENS RACONTENT**

# L'Égypte

**Préface de Boutros Boutros-Ghali**

Textes choisis et présentés par  
Anne Jouffroy et Hélène Renard

Flammarion

# L'Égypte

*Écrivains voyageurs  
et savants archéologues*

**R**iche de toutes les promesses du rêve oriental, l'Égypte nous fascine. Artistes en quête de « lointains », scientifiques éblouis par une civilisation cinq fois millénaire, la France a succombé à ce pays « don du Nil et des Dieux ».

Les académiciens, artistes et savants réunis, ont toujours célébré et interrogé ce pays mythique. Contemporains de la fameuse expédition d'Égypte, tels Vivant Denon ou Monge, auteurs voyageurs tels Chateaubriand, Barrès, Cocteau ou plus récemment Erik Orsenna, égyptologues tels Champollion, Gaston Maspero ou Jean-Yves Empereur, les plus grands académiciens ont porté un regard singulier sur l'Égypte ; cet ouvrage rassemble leurs plus beaux textes pour un voyage littéraire et scientifique, au cœur d'un pays éternel.

*Anne Jouffroy historienne, a été rédactrice en chef du magazine Grandes Signatures.*

*Hélène Renard, correspondant de l'Institut, a été directrice de Canal Académie chargée de diffuser les travaux des académiciens.*

Flammarion

Les académiciens racontent...

## L'Égypte

Écrivains voyageurs et savants archéologues

Direction d'ouvrage Vincent de Crayencour

LES ACADÉMICIENS RACONTENT...  
Une collection dirigée par Vincent de Crayencour

Précédemment...

*Napoléon, l'intime et l'exceptionnel*

Textes choisis et présentés par Anne Jouffroy et Hélène Renard

Préface de Jean Tulard, de l'Institut

Postface de Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon

Anne Jouffroy – Hélène Renard

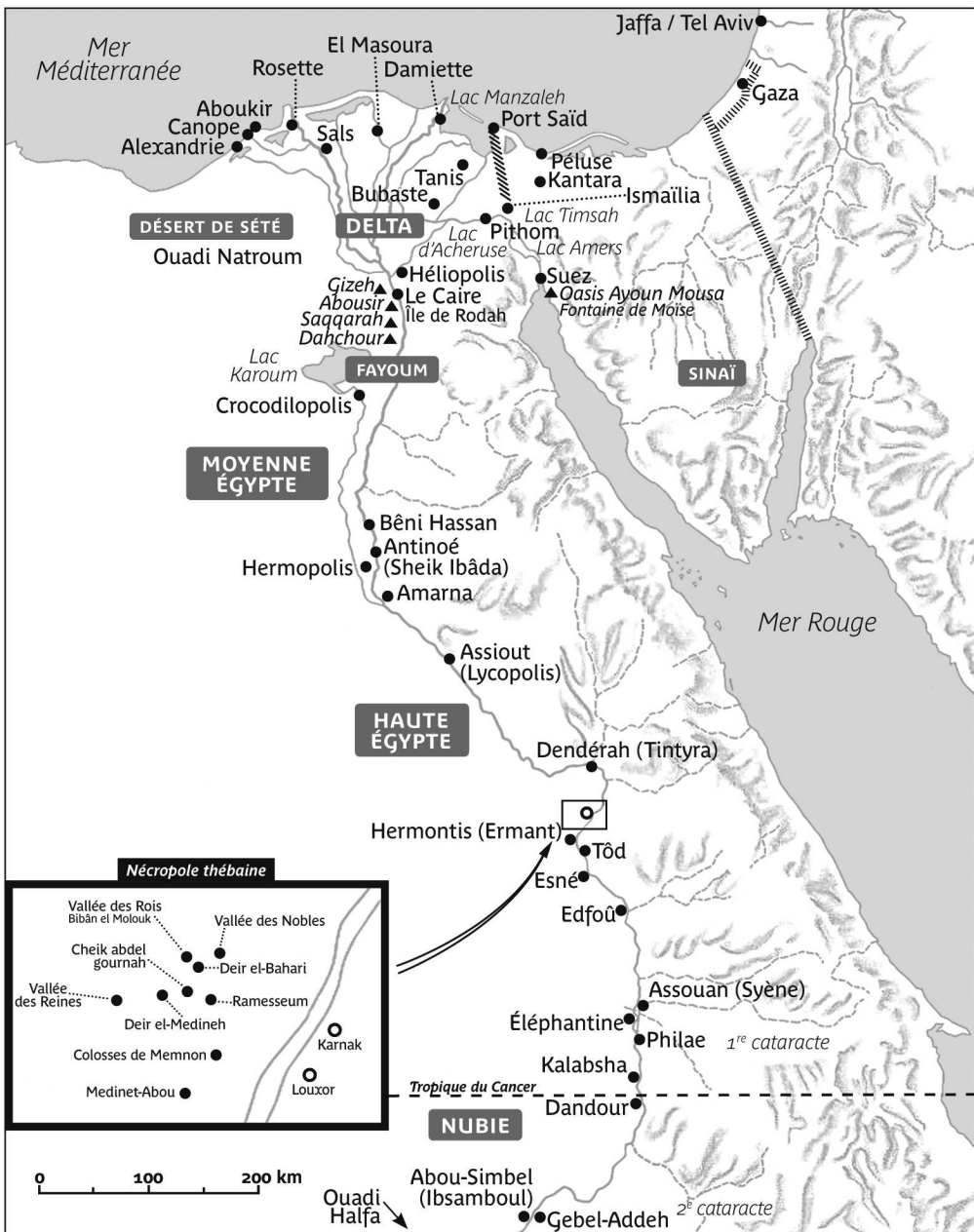
# L'Égypte

  crivains voyageurs et savants archéologues

Préface de Boutros Boutros-Ghali, de l'Institut

Flammarion

© Flammarion, 2014  
87 quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris Cedex 13  
Tous droits réservés  
ISBN : 978-2-0813-3637-7



N.B. : L'orthographe des lieux varie selon les auteurs.





## PRÉFACE

Nous n'aurons jamais fini de raconter l'Égypte...

Égypte éternelle. Éternelle Égypte, terre rouge d'une civilisation qui, depuis des siècles, n'a cessé de susciter la curiosité, de déclencher les passions, d'exercer une fascination qui pousse inmanquablement à l'écriture, à la description, au croquis ou à la peinture pour tenter de fixer dans les mémoires et les imaginaires les merveilles fièrement offertes au regard du voyageur, qui pousse aussi à la recherche pour tenter de percer les mystères qui, aujourd'hui encore, continuent à défier le savoir et les certitudes des archéologues et des savants.

Égypte éternelle. Éternelle Égypte, terre du fleuve Dieu, de ce Nil majestueux et nourricier qui, depuis des siècles, dicte immuablement le rythme des récoltes au gré de ses crues.

Parvenu à l'âge de 91 ans, je continue, comme au premier jour, à porter sur cette Égypte éternelle et son fleuve Dieu un regard fervent, un regard ému par tant de grandeur, par tant de beauté. Je suis définitivement et viscéralement fils de l'Égypte, serviteur de l'Égypte, à l'instar de mes ancêtres qui ont, génération après génération, consacré leur vie à ce pays.

Je ne peux donc qu'être touché et enthousiasmé par cet ouvrage qui nous invite à visiter ou à revisiter l'Égypte à travers le regard d'écrivains voyageurs – certains parmi les plus prestigieux de la littérature française –, à travers, aussi, le regard d'éminents historiens et archéologues, à travers, enfin, le regard d'artistes.

## *L'Égypte*

Puisse ce bel hommage rendu à l'Égypte par des académiciens contribuer à perpétuer le rayonnement de cette civilisation millénaire.

Puisse-t-il, aussi, susciter chez le lecteur le désir d'aller, par-delà les trésors de l'Égypte pharaonique, par-delà cette « belle endormie », à la rencontre de l'Égypte moderne et contemporaine, de cette Égypte acteur majeur du monde arabe, de cette Égypte instigatrice de la politique du non-alignement, de cette Égypte chef de file des mouvements de libération en Afrique et en Asie, de cette Égypte signataire d'un traité de paix historique avec Israël, de cette Égypte désormais à la reconquête de la stabilité, de la prospérité et de la liberté.

Paul Valéry affirmait fort pertinemment qu'une « civilisation a la même fragilité qu'une vie ». Si glorieuses aient été la naissance et la jeunesse de la civilisation égyptienne voilà des siècles, elles ne suffisent pas à décrire l'Égypte telle qu'en elle-même, parce que les aléas de l'histoire, les périodes de déclin, tels des accidents de la vie, font partie intégrante de l'Égypte qui s'offre à nous aujourd'hui, à l'instar de ces ressemblances furtives qui, au mépris du temps, mettent en résonance certains visages d'hommes, certains regards de femmes avec la statuaire pharaonique ou les portraits du Fayoum.

Nous n'en aurons donc jamais fini de raconter l'Égypte.

Boutros Boutros-Ghali  
Correspondant de l'Institut de France,  
Académie des sciences morales et politiques.  
Juin 2014.

## AVANT-PROPOS DES AUTEURS

### Comment nous avons choisi les académiciens...

Sur la centaine d'auteurs académiciens qui ont évoqué l'Égypte (voir la liste totale en fin de volume), nous en avons retenu une trentaine, dont on lira ici de larges extraits.

Certains comptent parmi les « savants » incontestables, de ces égyptologues et archéologues dont le savoir et les compétences permettent d'approfondir, au fil de leurs découvertes, la connaissance d'une civilisation immense qui s'étend sur plusieurs siècles : Empereur, Leclant, Mariette, Maspero, Montet, Naville, Vercoutter, et bien sûr Champollion.

D'autres peuvent être présentés comme des écrivains voyageurs, quelquefois aventuriers, de ces auteurs qui se rendirent en Égypte pour réaliser leur rêve ou répondre à une mission. Nous nous sommes attachées, non à leurs compétences sur l'Égypte, mais à leur regard et à leur talent pour nous faire partager leurs émotions, leur étonnement ou leur émerveillement. Il est entendu que le fait d'être académicien ne garantit nullement une information objective sur l'Égypte, mais du moins peut-on être assuré, en les lisant, de rencontrer une intelligence ouverte et une sensibilité aiguisée. Car on ne saurait être simple profane, « touriste amateur », quand on s'appelle Ampère, Barrès, Bordeaux, Chateaubriand, Cocteau, Du Camp, de Flers, Loti, Michaud, Morand, Orsenna, Renan, Saulcy ou Volney.

Enfin, certains académiciens furent véritablement des explorateurs, en particulier les membres de l'expédition que Bonaparte

conduisit en Égypte et qui ont relaté leurs découvertes. Parmi les 167 savants, ingénieurs, artistes, nous n'en avons retenu que quelques-uns, mais non des moindres : le mathématicien Monge, l'artiste Denon, le naturaliste Geoffroy Saint-Hilaire, le géographe Jomard, et Bonaparte lui-même.

À ces savants, à ces écrivains, nous avons ajouté quelques historiens, pour ne pas nous limiter à l'Égypte pharaonique – qui a cependant ici la part belle –, et ne pas oublier certains épisodes essentiels de l'histoire de ce pays : Yourcenar pour les Romains, Richard pour les croisés, Lesseps pour le canal de Suez, Ormesson pour l'assassinat du président Sadate... On ne s'étonnera pas que les récents événements de l'Égypte contemporaine ne soient pas ici évoqués : ils sont encore trop lourdement chargés de drames. On ne peut que souhaiter aux Égyptiens de trouver prochainement la stabilité et la paix qui leur permettront de donner à leur pays un nouvel essor.

Cet ensemble d'extraits de textes, ce florilège académique, peut donc être considéré comme une « anthologie du regard »... le regard de tous ces passionnés de l'Égypte qui, sur le moment ou plus tard, seront membres d'une des académies qui font la renommée de la France, de la Belgique ou de la Suisse. Nous avons veillé à ce que chacune des cinq Académies qui composent l'Institut de France (française, inscriptions et belles-lettres, sciences, beaux-arts, sciences morales et politiques) soit ici représentée.

Et d'ailleurs, faut-il établir une distinction entre tous ces auteurs ? Chateaubriand écrit : « Un voyageur est une espèce d'historien : son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre, quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité. » La vérité sur l'Égypte ici proposée est subjective, vécue, émotionnelle... pour le plus grand plaisir du lecteur !

*Avant-propos des auteurs*

Le ton de chaque extrait étant très personnel, nous avons choisi de conserver les orthographes des personnes et des lieux – en particulier pour la carte en début de volume – telles qu'on les trouve dans les éditions d'origine.

Les œuvres d'art reproduites sont, elles aussi, dues au talent d'artistes académiciens : les uns ont montré une Égypte réelle, les autres illustré une Égypte rêvée...

Enfin, deux personnalités égyptiennes de renommée internationale, Son Excellence Boutros Boutros-Ghali et le professeur Ismaïl Serageldin, ont très volontiers accepté de rédiger un texte inédit : nous leur adressons nos plus vifs remerciements (page suivante) : ce livre s'honore de leur contribution qui s'ajoute au prestige des grandes signatures choisies.

Anne Jouffroy  
Hélène Renard



## REMERCIEMENTS

Nos remerciements s'adressent tout particulièrement à l'auteur de la préface, Son Excellence Boutros Boutros-Ghali, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1988, qui fut secrétaire général de l'ONU (1992-1996), secrétaire général de l'Organisation internationale de la francophonie (1997-2002), et qui est aujourd'hui le vice-président du Haut Conseil de la francophonie.

Diplomate, juriste, universitaire et auteur de plus d'une centaine de publications, Boutros Boutros-Ghali est né au Caire en 1922 au sein d'une famille de Coptes. Après des études de droit international, il s'impliqua dans les questions internationales (vice-Premier ministre des Affaires étrangères d'Égypte, puis ministre d'État dans le gouvernement à partir d'octobre 1977). Parallèlement il enseigna cette discipline à l'université du Caire et fut membre du comité central et du bureau politique de l'Union socialiste arabe (1974-1977). Il restera dans l'histoire comme l'un des principaux négociateurs, avec l'Israélien Moshe Dayan, des accords de paix signés en 1979 par les présidents Sadate et Begin (*Le Chemin de Jérusalem*, premier tome de ses Mémoires, paru en 1997, relate ces négociations). Son énergie au service de la paix par la prévention des conflits, son souci des droits de l'homme et des minorités, font de lui un incontournable expert de questions majeures telles que le non-alignement, la coopération afro-arabe, la décolonisation.

Nos remerciements vont également au docteur Ismaïl Serageldin, membre du Sénat égyptien, né au Caire en 1944, actuel directeur

## *L'Égypte*

de la Bibliotheca Alexandrina et des Instituts et musées qui lui sont affiliés. Nous le faisons connaître avec plus de précision dans la présentation qui lui est consacrée, plus loin, page 71.

Lors d'un récent passage à Paris, il nous a confié l'une des grandes fiertés de sa vie : avoir vu, lors des émeutes à Alexandrie en 2011, les étudiants former une immense chaîne humaine pour protéger la bibliothèque et empêcher qu'elle ne courre, à nouveau, le risque d'une destruction irrémédiable.

Parfaitement francophone, ses mérites ont été reconnus par la France qui l'a fait chevalier de la Légion d'honneur en 2008 et l'a élevé au grade de commandeur des Arts et Lettres en 2011.

Vice-président de l'Institut d'Égypte, et à ce titre, successeur en quelque sorte de... Bonaparte, il a accepté de rappeler ici l'histoire de ce prestigieux Institut (voir page 73).

Que nos lecteurs nous permettent de terminer par un vœu : que ces deux ardents défenseurs de la paix puissent la voir définitivement installée dans leur pays et que les Français puissent bientôt retrouver le plaisir d'admirer les beautés de l'Égypte.

Nous remercions également les conservateurs et les bibliothécaires de la bibliothèque de l'Institut, de la bibliothèque Mazarine, de la Fondation Napoléon et de l'Institut national d'Histoire de l'art.



I

QUELQUES MOMENTS D'HISTOIRE



FRANÇOIS CHAMOUX

Portrait de Cléopâtre  
par l'un des meilleurs hellénistes français



*Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*  
de François Chamoux  
de l'Académie des inscriptions et belles-lettres

Pourquoi commencer ce florilège académique par l'évocation de Cléopâtre ? Parce qu'elle reste ancrée dans notre imaginaire comme l'une des figures les plus fascinantes de l'Égypte. Mais il faut être un historien aussi familier des questions du monde hellénique que François Chamoux pour présenter cet épisode fameux : la rencontre, en été 41 avant notre ère, sur le fleuve Cydnus, de la reine et du triumvir romain Marc Antoine. Le sujet est délicat en raison même des sources dont dispose l'historien : ce sont les adversaires de Marc Antoine vaincu (par Octave, à Actium, en 31 av. J.-C.) qui se sont chargés de son portrait, le déformant au profit de la propagande de son rival triomphant, futur Auguste, laissant de lui une image « travestie », le dépeignant notamment comme un homme faible, aveuglé par sa passion pour la belle Égyptienne. La réalité, comme le démontre François Chamoux dans *Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*, mérite bien des nuances : l'auteur, renversant la perspective

classique, entreprend de regarder ces faits historiques non plus du côté du vainqueur, mais de celui du vaincu.

On sait que, sept ans plus tôt, César, poursuivant Pompée, avait débarqué à Alexandrie et, quelque temps plus tard, avait succombé aux charmes de la jeune femme dont les anciens historiens vantaient la « beauté sans rivale ». Une croisière sur le Nil les avait réunis au printemps 47 et de cette relation était né un fils, Césarion. Dans son livre, François Chamoux rapporte évidemment cet épisode important, mais nous avons préféré choisir l'autre rencontre, celle de Marc Antoine avec Cléopâtre, reine lagide de culture grecque, parce que l'auteur y explique les enjeux géopolitiques pour les deux partenaires de façon plus détaillée.

S'il n'est pas égyptologue mais helléniste, François Chamoux (1915-2007) reste l'un des historiens les plus réputés de la Grèce classique et hellénistique, sur laquelle il a publié des ouvrages qui font autorité. En tant qu'enseignant, il a donné à la Sorbonne des cours de littérature et civilisation grecques. En tant qu'archéologue, il a dirigé des fouilles à Delphes – d'où la publication de *L'Aurige de Delphes* en 1955 – et à Apollonia de Cyrénaïque (en Libye), où il était chef de la mission archéologique française de 1976 à 1981. Il s'avère également fin connaisseur de l'art grec. Élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1981, succédant à André Parrot (archéologue de Baalbek et de Mari), il est aussi membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique (Bruxelles), de l'Accademia Pontaniana (Naples) et de l'Académie roumaine (Bucarest).

Rappelons que Marc Antoine avait 39 ans lorsque César le désigna pour revêtir avec lui le consulat, jusqu'à son assassinat en mars 44 (av. J.-C.).

Marc Antoine, nouveau maître d'un monde romain incluant la Méditerranée orientale et le Proche-Orient depuis 42 (et sa victoire à Philippes), ne peut, dans ses entreprises de conquête,

négliger les ressources de l'Égypte, si riche en céréales, si puissante en bateaux de guerre et de transport, bref, si utile pour assurer ses arrières. Sa passion pour la belle Égyptienne, comme le démontre l'historien, ne lui fait pas perdre la tête pour autant...





## MARC ANTOINE, HÔTE DE CLÉOPÂTRE

Extrait de  
*Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*  
de François Chamoux

*Dans cet extrait, François Chamoux relate comment Cléopâtre, maîtresse du royaume des Lagides, est priée par Marc Antoine de le rejoindre à Tarse, en Cilicie, et pourquoi elle veille à faire une entrée exceptionnelle, somptueuse. Elle a, tout comme lui – mais pour d'autres raisons –, des intérêts à défendre. Plutarque avait relaté l'événement. François Chamoux en explique l'importance en ajoutant des précisions essentielles sur la stratégie de Marc Antoine qui, en philhellène, prône l'alliance de Rome avec l'Orient grec.*

**A**ux yeux d'Antoine, les dispositions de la reine d'Égypte n'étaient pas claires : il tenait à mieux les connaître au moment de lancer une opération d'envergure qui risquait de le tenir éloigné pendant longtemps du bassin méditerranéen.

C'est pourquoi il chargea un de ses lieutenants, Q. Dellius, d'aller prier Cléopâtre de venir le rencontrer à Tarse, en Cilicie, où il se trouvait alors. La reine n'était pas en situation de décliner cette invite : Antoine avait les moyens de parler en maître. Dellius, qui connaissait bien les faiblesses de son chef, eut le sentiment qu'une aussi aimable personne ne lui resterait pas indifférente et le dit à Cléopâtre. Elle se prépara en conséquence avec toute la rouerie d'une femme qui n'en était pas à sa première expérience en matière de séduction : celle qui avait conquis César n'aurait pas de peine à se concilier Antoine. Elle partit donc pour la Cilicie, sur un vaisseau somptueusement aménagé, comme il convenait à la souveraine du plus riche royaume de l'Orient : les voiles étaient teintes de pourpre, le haut ornement de poupe, qu'on appelle l'aplustre, était plaqué d'or et les longs avirons des rameurs étaient ornés d'argent. Elle apportait de nombreux présents et une somme considérable en numéraire pour les remettre au triumvir comme témoignage de sa bonne volonté.

Tarse se trouve à quelque distance de la mer, au bord d'un petit fleuve côtier, le Cydnus, par lequel on accède à son port. Antoine, prévenu de l'arrivée de la reine, avait fait dresser en ville une estrade, sur laquelle il siégeait, selon l'usage des magistrats romains, en attendant sa visiteuse. Celle-ci remontait le fleuve sur son vaisseau de rêve, dans une mise en scène soigneusement calculée. Les rames battaient au rythme d'un orchestre de flûtes, de syrinx et de cithares. Des encensoirs répandaient jusqu'à la rive des bouffées de parfums capiteux. Sur le pont, sous un dais de drap d'or, Cléopâtre était étendue, vêtue et parée comme les peintres représentaient dans leurs tableaux Aphrodite, déesse de l'Amour. À côté d'elle, de jeunes enfants semblables à des amours agitaient des éventails. Aux cordages et au gouvernail, les plus belles de ses suivantes, costumées en néréides et en Grâces, compagnes d'Aphrodite, faisaient mine de diriger le navire. Charmée par ce spectacle merveilleux, la population se pressait sur les bords du Cydnus, disant que c'était Aphrodite qui arrivait solennellement avec sa suite pour faire visite à Dionysos, apportant une promesse de bonheur pour la province d'Asie. La foule avait déserté la place publique, où se tenait Antoine, pour courir au quai accueillir la reine. Le triumvir fit aussitôt porter à Cléopâtre une invitation à dîner pour le soir même, mais elle lui répondit qu'elle souhaitait plutôt qu'il fût d'abord son hôte. Par galanterie, Antoine accepta. Le luxe du festin l'éblouit, et particulièrement la profusion des lampes, disposées sur leurs supports avec une variété et un art infinis pour dispenser aux convives une lumière féérique. Dès ce premier soir, Antoine était conquis.

La page brillante que Plutarque a consacrée à l'entrevue sur le Cydnus a gravé ce souvenir dans la mémoire des hommes et a, du même coup, donné de Cléopâtre l'image stéréotypée d'une séductrice prête à tout pour parvenir à ses fins. Antoine apparaît dès lors comme un jouet entre les mains de cette ensorceleuse qui obtient de lui tout ce qu'elle veut et lui fait oublier ses projets et ses devoirs. La propagande d'Octave avait abondamment insisté sur ce point ; Dion Cassius s'en est fait l'écho dans une phrase lapidaire, la seule d'ailleurs où il mentionne, sans même la situer exactement, la rencontre de Tarse : « Antoine, qui parcourait l'Asie, vit Cléopâtre en Cilicie et s'éprit d'elle : dès lors

il perdit complètement le sens de l'honneur pour devenir l'esclave de l'Égyptienne et s'adonner tout entier à son amour pour elle. » Vue sommaire, qu'il convient de nuancer fortement à la lumière des textes.

Au témoignage de Plutarque lui-même, Cléopâtre était tout autre chose qu'une femme lascive cherchant à captiver sa proie en jouant uniquement de ses attraits physiques : la « reine courtisane », *regina meretrix*, est une invention des folliculaires au service d'Octave. En cet été de 41, elle devait avoir vingt-huit ans. L'expérience de dix années de règne, à travers maintes difficultés qui tournèrent parfois au drame, l'avait mûrie : elle avait dû épouser successivement, selon la coutume des Lagides, ses deux frères cadets, Ptolémée XIII et Ptolémée XIV, qui tous deux avaient péri tragiquement. Elle avait été, à vingt et un ans, la maîtresse de César et l'avait rejoint à Rome, où elle était restée avec son fils Césarion, né en 47, jusqu'aux ides de mars. Rentrée à Alexandrie, elle avait fait disparaître son époux, Ptolémée XIV, et régnait conjointement avec Césarion, associé au pouvoir, malgré son tout jeune âge, sous le nom de Ptolémée XV. Elle avait montré ses capacités en faisant face à deux grandes disettes, la seconde toute récente en 42, sans que le pays connût des troubles graves, et en négociant au moindre prix avec Dolabella, puis avec Cassius. C'était une femme de tête et un politique avisé : sa beauté, qui avait séduit César, était-elle vraiment exceptionnelle, comme le prétend Dion Cassius qui l'appelle « la plus belle des femmes » ? Plutarque, dont l'analyse est plus poussée et l'information puisée aux meilleures sources, parmi lesquelles le témoignage direct de Delliüs, se montre moins affirmatif : « Sa beauté, dit-il, n'avait rien d'incomparable et ne frappait pas à première vue, mais on ne pouvait échapper au charme que dégageait sa présence : la grâce naturelle de sa personne, l'amabilité de ses propos et la spontanéité de ses manières donnaient beaucoup de piquant à son entretien. Elle avait une voix ravissante et elle en jouait avec un art consommé, comme d'un instrument à cordes multiples, car elle parlait plusieurs langues. » Outre le grec, qui était sa langue maternelle, et le latin, qu'elle avait dû apprendre à Rome, elle pratiquait, au dire de Plutarque, diverses langues barbares : l'éthiopien, le dialecte des Troglodytes (peuplade de la mer Rouge), l'hébreu, l'arabe, l'araméen, l'iranien, le

parthe et naturellement l'égyptien. Même si le maniement de ces nombreux langages, qu'elle avait pu acquérir avec ses esclaves et avec les hôtes de sa cour d'Alexandrie, se réduisait, comme il est probable, à quelques éléments usuels de conversation, c'était déjà la preuve d'une belle virtuosité intellectuelle et de la volonté d'exercer ses devoirs de reine, auprès de ses sujets comme des étrangers, en toute connaissance de cause. En venant trouver Antoine, ses intentions étaient politiques, mais elle était bien décidée, comme le montrait son arrivée théâtrale sur le Cydnus, à utiliser pour parvenir à ses fins tous les moyens dont elle disposait.

Elle sut en effet adopter à l'égard d'Antoine le ton qui pouvait le mieux lui plaire. Elle accepta l'invitation du triumvir, le lendemain de son arrivée, et, comme la réception qu'il lui offrait n'atteignait pas en magnificence celle qu'elle avait offerte elle-même la veille, elle entra dans le jeu quand il soulignait jovialement, avec une simplicité militaire, la rusticité de son accueil. Elle avait compris d'emblée qu'avec ce quadragénaire qui menait volontiers la vie des camps et se sentait à l'aise au milieu de ses soldats, il n'y avait pas lieu de faire la mijaurée. Ils n'avaient pas de peine à se comprendre, Antoine parlant le grec avec aisance. Avait-il gardé le souvenir de la princesse qu'il avait aperçue quatorze ans plus tôt quand il accompagnait Gabinius à Alexandrie ? Appien l'affirme, sans qu'on puisse être sûr qu'il ne s'agisse pas d'une invention rétrospective destinée à pimenter l'aventure. Plus probablement, Antoine avait dû rencontrer la reine quand elle vivait à Rome auprès de César, qui ne la cachait pas. Il ne pouvait être insensible aux liens qui avaient uni cette femme séduisante à son ancien chef. À son tour, il ne tarda pas à succomber à ses charmes.

Il ne renonça pas pour autant à lui demander raison des griefs qu'il avait contre elle : inefficacité de l'aide apportée à Dolabella, docilité aux exigences de Cassius. Elle s'en défendit avec habileté, reprenant les accusations une par une pour montrer qu'elle avait agi au mieux, compte tenu des circonstances : son plaidoyer, résumé par Appien, était sans doute sincère et, en tout cas, fut convaincant. Antoine, désormais, était prêt à lui accorder beaucoup, comme il avait fait déjà pour Rhodes, pour les Lyciens

ou pour les habitants de Tarse. Elle en profita pour régler une vieille querelle dynastique : sa sœur cadette Arsinoé, qui avait prétendu au titre royal, s'était réfugiée à Éphèse, dans le sanctuaire d'Artémis, auprès du grand prêtre de la déesse. Cléopâtre obtint qu'elle fût arrachée à cet asile et mise à mort : c'était une tradition bien établie dans les monarchies hellénistiques que de faire ainsi disparaître les rivaux des souverains, sans tenir compte des liens du sang : « Presque toutes les maisons royales, dit Plutarque à propos de Démétrios Poliorcète, ont pratiqué abondamment l'assassinat des fils, ainsi que des mères et des épouses ; quant au meurtre des frères, on le tint généralement pour une sorte de postulat que l'usage accordait aux rois pour assurer leur sûreté. » Cléopâtre voulait même faire châtier le grand prêtre pour avoir accueilli Arsinoé comme une reine : mais les Éphésiens plaidèrent sa cause auprès d'Antoine, qui les écouta. En revanche il fit livrer à Cléopâtre le stratège Sérapion, gouverneur lagide de l'île de Chypre, qui avait collaboré avec Cassius et avait trouvé asile dans la ville de Tyr ; il lui fit remettre aussi un imposteur qui prétendait être le frère et premier époux de Cléopâtre, Ptolémée XIII, disparu noyé dans le Nil en 47 en luttant contre César. Ce personnage s'était réfugié dans la ville d'Arados en Syrie : on l'arracha, comme les autres, du sanctuaire où il avait été accueilli comme suppliant. Ayant obtenu satisfaction sur ces points, Cléopâtre revint à Alexandrie.

Antoine ne la rejoignit pas immédiatement. Les affaires de Syrie lui donnaient encore quelques soucis. Les tyrans qu'il avait fait expulser des cités grecques avaient cherché refuge auprès des Parthes, avec qui ils entretenaient des relations cordiales depuis le désastre de Crassus. Ils s'efforçaient de susciter des troubles dans la population de la province, accablée sous le poids des contributions que le triumvir leur imposait. Antoine lança un raid de cavalerie contre la cité caravanière de Palmyre, dans le désert syrien, par où passait le trafic commercial entre l'Inde, l'Arabie et les possessions romaines. Il reprochait aux Palmyréniens d'avoir tenu la balance égale entre leurs deux voisins, les Romains et les Parthes, et d'autre part, il espérait tirer du pillage de la ville un riche butin dont profiteraient ses cavaliers. Mais ses espoirs furent déçus : les Palmyréniens, prévenus, avaient

abandonné leur cité en emportant tous leurs biens jusqu'à l'Euphrate et avaient passé le fleuve pour se mettre en sûreté. Le raid tomba dans le vide et les escadrons romains rentrèrent bredouilles à leur base. Renonçant à poursuivre l'opération, Antoine fit prendre aux troupes leurs quartiers d'hiver, laissant le commandement à Decidius Saxa, et partit lui-même pour l'Égypte.

Il y passa l'hiver 41-40, hôte de Cléopâtre qui déploya en son honneur tout le faste des réceptions royales. Il s'accorda ces mois de somptueuses vacances, après les fatigues et les tracasseries de la campagne de Philippes et de ses voyages d'administrateur à travers les provinces. Il avait confiance en Saxa, bon homme de guerre, pour garder la Syrie contre d'éventuelles entreprises, peu probables d'ailleurs en période hivernale. Il se laissa donc traiter magnifiquement par la reine d'Égypte, dont il était devenu l'amant. Il avait toujours été très porté sur les femmes : ses frasques à Rome avaient défrayé la chronique, avant son mariage avec Fulvie. Mais celle-ci était loin : restée en Italie, elle donnait libre cours, en l'absence de son époux, à son appétit de pouvoir et à son goût de l'intrigue, qui l'engagèrent, comme on le verra, dans l'aventure de la guerre de Pérouse au moment même où Antoine se trouvait à Alexandrie. Les événements d'Italie n'étaient connus en Égypte que tardivement et imparfaitement. Antoine d'abord ne s'en soucia guère et accepta l'hospitalité de Cléopâtre sans scrupule ni arrière-pensée.

Les renseignements que nous donne Plutarque à ce sujet sont puisés à la meilleure source : il les tient de son grand-père Lamprias, un homme de culture et d'esprit, qui était lié d'amitié avec un médecin d'Amphissa, cité proche de Delphes ; ce médecin, Philotas, avait fait ses études à Alexandrie et y avait exercé son art à l'époque où Antoine y vivait avec Cléopâtre ; il avait raconté plus tard à Lamprias ces souvenirs de jeunesse. Plutarque les a donc recueillis à travers un seul intermédiaire, ce qui rend son témoignage crédible. Les anecdotes qu'il consigne illustrent d'une façon vivante les indications plus générales de la tradition.

Celle-ci nous est transmise succinctement par Appien : « Durant l'hiver qu'il passa à Alexandrie, Antoine avait dépouillé les insignes de son commandement pour adopter le costume et

le mode de vie d'un simple particulier, soit parce qu'il se trouvait en pays étranger et dans une ville qui était résidence royale, soit qu'il ait considéré cette saison hivernale comme un intermède de fête. En tout cas il avait mis de côté les soucis et les obligations d'un général d'armée ; il avait revêtu le manteau drapé des Grecs au lieu de la toge romaine et portait à la mode attique les sandales blanches que portent les prêtres à Athènes et à Alexandrie et qu'on appelle des *phaecasiaes*. Il ne sortait que pour se rendre dans les sanctuaires ou les gymnases, ou pour écouter les discussions des lettrés. Il passait son temps avec des Grecs, sous l'influence de Cléopâtre, à qui il tenait surtout à consacrer son séjour. » Texte révélateur pour qui le lit de près : il montre bien en effet qu'Antoine n'a pas suivi Cléopâtre aveuglément, en abandonnant tout sous l'effet d'un coup de foudre, mais qu'il s'est considéré comme en droit de prendre des vacances d'hiver dans un pays ami et allié, où on l'invitait de bon cœur et où il était sûr de trouver « bon souper, bon gîte et le reste », c'est-à-dire tout ce qui convenait à son tempérament. Le goût qu'il éprouvait pour le mode de vie à la grecque, qui lui rappelait son temps d'étude à Athènes, trouvait à se satisfaire dans la grande ville d'Alexandrie. En adoptant le costume hellénique, plus facile à porter que la toge, encombrante et solennelle, et plus discret que sa tenue de général, il s'accordait une détente physique et morale qu'il estimait bien méritée ; il oubliait les charges de son état en retrouvant les exercices du gymnase et les leçons des philosophes et des rhéteurs, car, s'il prenait plaisir à l'effort physique, il n'avait jamais manqué de curiosité intellectuelle : or où trouver plus riche pâture que dans cette capitale des lettres qui, malgré la destruction récente de sa fameuse bibliothèque, attirait savants, écrivains et penseurs autour de cet admirable centre de recherches qu'on appelait le Musée ? Pour un Romain éclairé, libre de régler sa conduite à sa guise comme l'était alors Antoine, comment résister à la tentation de mener quelque temps une vie facile, exempte de soucis, auprès de ce foyer lumineux de culture, le plus brillant du monde antique ? L'invitation de Cléopâtre représentait une occasion exceptionnelle, qu'Antoine eût sans doute saisie même si la passion n'y avait eu aucune part. Mais l'amour ajoutait à la chose un piment particulier auquel cet homme avait toujours été sensible : il s'y donna donc tout entier.

À côté de ces distractions de l'esprit et du corps, Antoine ne négligeait pas non plus de tenir son rang. Hôte de la plus grande reine du monde grec, il était reçu avec toutes les marques d'honneur qui lui étaient dues, au premier rang desquelles figuraient les banquets d'apparat. C'est là que se déployait l'art de vivre dans le luxe que la tradition monarchique des Lagides considérait comme un élément essentiel de la fonction royale : étant d'une essence supérieure à la commune humanité, le souverain ne peut vivre comme elle et se doit de l'éblouir. Cléopâtre n'y manquait pas et ses festins étaient somptueux. En plusieurs points de l'Égypte, on a retrouvé de grandes statues en bronze représentant Dionysos ou de beaux éphèbes qui tenaient en main des supports de lampe. Il faut imaginer ces personnages de légende formant comme un cortège de serviteurs muets autour de la salle et répandant sur les tables la douce lueur d'innombrables luminaires, dont la flamme palpitante se reflétait dans l'éclat du métal doré. Un passage du poète latin Lucrèce montre que cet usage était bien connu à l'époque de César : « Dans nos demeures, des statues dorées de jeunes gens tiennent en main des lampes allumées pour illuminer nos festins nocturnes. » Les Anciens, qui ne disposaient que de moyens modestes pour dissiper les ombres de la nuit, étaient très sensibles à la profusion des lumières et à leur chatoiement sur une vaisselle d'un grand prix. Antoine, qui ne voulait pas être en reste, rendait ces invitations en rivalisant avec la reine de luxe et de prodigalité. Philotas, jeune étudiant en médecine, eut l'occasion d'assister, grâce à l'amitié d'un chef de cuisine, à la préparation d'un de ces festins : il faut se souvenir que les problèmes de l'alimentation, tout ce qui concerne le régime de vie, la *diète* comme on disait, intéressaient vivement les médecins grecs depuis Hippocrate et qu'il n'était pas surprenant pour l'un d'entre eux d'aller voir comment les choses se passaient dans une cuisine royale. Philotas, voyant que huit sangliers à la fois étaient mis à la broche, demanda quel était le nombre des convives. « Douze seulement, lui répondit-on. Mais il faut que chaque plat, quand on le sert, soit cuit à point, et il suffit d'un moment de cuisson en trop pour le gâter. Or peut-être Antoine va-t-il demander qu'on serve tout de suite, ou dans très peu de temps ; mais peut-être aussi, d'aventure, préférera-t-il



attendre en vidant une coupe ou en bavardant avec quelqu'un. Aussi faut-il que nous préparions en même temps non pas un seul, mais plusieurs services échelonnés, car on ne peut prévoir l'heure exacte du repas. » Tels étaient les raffinements de bouche à la cour d'Alexandrie.

En rivalisant ainsi dans l'étalage du luxe et la délicatesse des plaisirs, la reine et le triumvir avaient conscience qu'ils allaient plus loin qu'on n'avait jamais fait avant eux : ils s'en flattaient avec leurs familiers, déclarant qu'ils avaient fondé entre eux une association ou pour mieux dire un club, celui des pratiquants de la « vie inimitable », réservé aux rares privilégiés de la Fortune (nous dirions aujourd'hui avec Stendhal les *happy few*), qui se devaient de reconnaître et de proclamer par le faste et la singularité de leur conduite l'élection exceptionnelle dont ils étaient l'objet de la part du destin. Il n'y avait pas là un simple appétit de jouissance ni la seule recherche grossière des satisfactions de la vanité et des sens, mais aussi, très probablement, le sentiment plus ou moins conscient qu'ils remplissaient, ce faisant, une des obligations de la fonction royale, une des clauses du pacte tacite qui lie le prince à la divinité et lui impose de mener une vie radicalement différente de celle du vulgaire. Cléopâtre associait Antoine à cet aspect de sa destinée, ce qui répondait trop à ses goûts pour qu'il ne s'en trouvât pas grisé. La formule du club n'était pas en soi une nouveauté : les structures associatives s'étaient considérablement développées dans les cités hellénistiques, où les particuliers se groupaient volontiers entre eux pour entretenir des liens d'amitié et d'entraide en se plaçant sous l'invocation d'un dieu. Les cérémonies du culte et les banquets rituels étaient les manifestations habituelles de ces associations privées. Celle qui fut conclue entre Antoine et Cléopâtre avait l'avantage de mettre sur le même plan, celui de l'amitié, la reine et son amant qui n'était pas de sang royal, dans un cadre probablement culturel que Plutarque ne précise pas.

Pour se délasser de cette vie de représentation somptueuse, mais éprouvante, ils s'adonnaient ensemble à des plaisirs plus familiers : ils jouaient aux dés, allaient à la chasse, s'encanaillaient même parfois en courant la nuit dans les rues d'Alexandrie, elle déguisée en servante, lui en homme du peuple,

### *Quelques moments d'histoire*

et ils allaient frapper aux portes et aux fenêtres en se gaussant des bons bourgeois. Cela leur valut quelques mésaventures, des injures et même parfois des coups. Pourtant ces mauvaises plaisanteries ne leur nuisaient pas auprès des Alexandrins, qui s'en accommodaient, non sans esprit, disant qu'Antoine, qui, pour les Romains, jouait la tragédie, faisait l'acteur comique avec eux. On racontait à son sujet mille anecdotes piquantes : ainsi celle de la pêche miraculeuse. Un jour que le triumvir, toujours accompagné de Cléopâtre, s'amusait à pêcher à la ligne, il était contrarié de ne rien prendre et chargea des plongeurs de venir discrètement accrocher à sa ligne des poissons déjà capturés par eux. Mais Cléopâtre ne s'y laissa pas tromper et, le lendemain, ayant prié nombre de leurs amis d'assister à leur partie de pêche, fit accrocher par un de ses serviteurs, qui devança sous l'eau les plongeurs d'Antoine, une autre prise à l'hameçon de son amant : on imagine les rires des assistants et la mine déconfite d'Antoine quand il vit apparaître au bout de sa ligne un de ces poissons salés qu'on faisait venir par jarres entières des pêcheries de la mer Noire. « Abandonne-nous, imperator, dit-elle, la pêche à la ligne, à nous qui régnons sur le rivage d'Égypte ! Ton genre de chasse à toi, c'est la conquête des villes, des royaumes et des continents ! » Curieux écho par avance à la fameuse apostrophe à Énée, dans Virgile, réservant au peuple romain le privilège de gouverner le monde. Au reste Antoine ne négligeait pas, durant ces quartiers d'hiver, de faire manœuvrer ses troupes pour maintenir la discipline. Cléopâtre, qui ne le quittait pas, assistait aux exercices de l'armée.

Extrait de *Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*,  
de François Chamoux,  
Arthaud, 1986, pages 241-254.

MARGUERITE YOURCENAR

Une parfaite sensibilité au monde gréco-romain



*Mémoires d'Hadrien*  
de Marguerite Yourcenar  
de l'Académie française

*Mémoires d'Hadrien*, publié en 1951, reste l'un des titres les plus célèbres de Marguerite Yourcenar (1903-1987) dont chacun sait qu'elle fut la première femme à être élue à l'Académie française, en 1980, au fauteuil précédemment occupé par Roger Caillois, et reçue sous la Coupole par Jean d'Ormesson le 22 janvier 1981. Elle était également membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique (ARLLFB) et docteur *honoris causa* de plusieurs universités américaines. Elle a effectué plusieurs séjours en Égypte.

Dans une lettre à son neveu Georges du 6 octobre 1978, elle confie : « La découverte que le roi Tout-Ank-Ammon portait un médaillon avec les cheveux de sa grand-mère fait rêver. Comme ces gens sont proches de nous... Mais on voit déjà dans les bas-reliefs que les Égyptiens antiques avaient un fort esprit de famille. »

La romancière consacre ainsi dans ces *Mémoires* de longs passages à l'Égypte. L'empereur Hadrien (né en 76 et mort en 138)

est en Syrie lorsqu'il apprend la mort de son « père adoptif », Trajan, en 117. Lui succédant, il devient donc empereur à 41 ans. Il est lettré, poète et philosophe, marié à la nièce de l'impératrice Plotine, Vibia Sabina, mais éprouve des sentiments amoureux pour Antinoüs, jeune homme grec originaire de Bithynie (vers le Pont-Euxin, actuellement en Turquie) : « Il m'accompagna par la suite dans tous mes voyages, et quelques années fabuleuses commencèrent. »

Les *Mémoires* sont rédigés à la première personne : l'auteur fait donc raconter à l'empereur une chasse aux lions, dans l'oasis d'Ammon, à quelques jours de marche d'Alexandrie, chasse qui, au retour, donne lieu à un somptueux festin au Musée, où le poète Pancratès récite *La Sphinge* et fait admirer des fleurs rares, rouges comme le sang... Puis sont évoquées les diverses religions existant à Alexandrie, « aussi variées que les négoce : la qualité du produit est plus douteuse » : le culte d'Apis, les sectes chrétiennes, les Juifs, les pratiques d'une magicienne aux sinistres prédictions...

Concernant la ville d'Antinoé, Marguerite Yourcenar précise dans ses notes : « Les ruines de la ville fondée par Hadrien en l'honneur de son favori étaient encore debout au début du XIX<sup>e</sup> siècle quand Jomard dessina les planches de la grandiose *Description de l'Égypte*, commencée sur l'ordre de Napoléon, qui contient d'émouvantes images de cet ensemble de ruines aujourd'hui détruites. Vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un industriel égyptien transforma en chaux ces vestiges, et les employa à la construction de fabriques de sucre du voisinage. L'archéologue français Albert Gayet travailla avec ardeur mais, semble-t-il, avec assez peu de méthode sur ce site saccagé et les informations contenues dans les articles publiés par lui entre 1896 et 1914 restent fort utiles. » En effet, les fouilles menées durant seize campagnes (de 1896 à 1911) par Albert Gayet, élève de Maspero, à Antinoé – où il dégaga le temple de Ramsès II et des nécropoles coptes –, furent financées par Émile Guimet, riche industriel lyonnais passionné d'égyptologie (il s'y rendit en 1865-1866) qui donna son

*Marguerite Yourcenar*

nom aux musées de Lyon et de Paris. Ni l'archéologue ni le mécène n'eurent les honneurs d'une académie...





## UNE VILLE DÉDIÉE AU CULTE D'ANTINOÛS

Extrait de  
*Mémoires d'Hadrien*  
de Marguerite Yourcenar

*Ayant finalement accepté de se rendre au dîner offert à l'empereur, Antinoüs a pris une barque sur le Nil et, seul, a remonté le courant. Ce soir-là, il fait preuve d'une « gaîté presque stridente ». Mais au matin, à son réveil, son visage est baigné de larmes. Il prétexte la fatigue et tout semble rentré dans l'ordre. Voici le passage où l'empereur découvre, sur la berge, un matin d'octobre 130, le corps noyé d'Antinoüs et accepte de soumettre celui-ci aux rites traditionnels d'embaumement. Rendant visite aux prêtres de Thèbes, il annonce alors son projet de créer, sur la rive orientale du Nil, la ville d'Antinoë (Antinoupolis en grec), où un culte osirien sera consacré au jeune favori décédé. Jamais ce jour-là et les jours d'après ne s'effaceront de la mémoire de l'empereur : « Je ne savais pas que la douleur contient d'étranges labyrinthes où je n'avais pas fini de marcher »...*

**L**e courrier de Rome venait d'arriver ; la journée se passa à le lire et à y répondre. Comme d'ordinaire Antinoüs allait et venait silencieusement dans la pièce : je ne sais pas à quel moment ce beau lévrier est sorti de ma vie. Vers la douzième heure, Chabrias agité entra. Contrairement à toutes règles, le jeune homme avait quitté la barque sans spécifier le but et la longueur de son absence : deux heures au moins avaient passé depuis son départ. Chabrias se rappelait d'étranges phrases prononcées la veille, une recommandation faite le matin même, et qui me concernait. Il me communiqua ses craintes. Nous descendîmes en hâte sur la berge. Le vieux pédagogue se dirigea d'instinct vers une chapelle située sur le rivage, petit édifice isolé qui faisait partie des dépendances du temple, et qu'Antinoüs et lui avaient visité ensemble. Sur une table à offrandes, les cendres d'un sacrifice étaient encore tièdes. Chabrias y plongea les doigts, et en retira presque intacte une boucle de cheveux coupés.

Il ne nous restait plus qu'à explorer la berge. Une série de réservoirs, qui avaient dû servir autrefois à des cérémonies sacrées, communiquaient avec une anse du fleuve : au bord du dernier bassin, Chabrias aperçut dans le crépuscule qui tombait rapidement un vêtement plié, des sandales. Je descendis les marches glissantes : il était couché au fond, déjà enlisé par la boue du fleuve. Avec l'aide de Chabrias, je réussis à soulever le corps qui pesait soudain d'un poids de pierre. Chabrias héla des bateliers qui improvisèrent une civière de toile. Hermogène appelé à la hâte ne put que constater la mort. Ce corps si docile refusait de se laisser réchauffer, de revivre. Nous le transportâmes à bord. Tout croulait ; tout parut s'éteindre. Le Zeus olympien, le Maître de Tout, le Sauveur du Monde s'effondrèrent, et il n'y eut plus qu'un homme à cheveux gris sanglotant sur le pont d'une barque.

Deux jours plus tard, Hermogène réussit à me faire penser aux funérailles. Les rites de sacrifice dont Antinoüs avait choisi d'entourer sa mort nous montraient un chemin à suivre : ce ne serait pas pour rien que l'heure et le jour de cette fin coïncidaient avec ceux où Osiris descend dans la tombe. Je me rendis sur l'autre rive, à Hermopolis, chez les embaumeurs. J'avais vu leurs pareils travailler à Alexandrie ; je savais quels outrages j'allais faire subir à ce corps. Mais le feu aussi est horrible, qui grille et charbonne cette chair qui fut aimée ; et la terre où pourrissent les morts. La traversée fut brève ; accroupi dans un coin de la cabine de poupe, Euphorion hululait à voix basse je ne sais quelle complainte funèbre africaine ; ce chant étouffé et rauque me semblait presque mon propre cri. Nous transférâmes le mort dans une salle lavée à grande eau qui me rappela la clinique de Satyrus ; j'aidai le mouleur à huiler le visage avant d'y appliquer la cire. Toutes les métaphores retrouvaient un sens : j'ai tenu ce cœur entre mes mains. Quand je le quittai, le corps vide n'était plus qu'une préparation d'embaumeur, premier état d'un atroce chef-d'œuvre, substance précieuse traitée par le sel et la gelée de myrrhe, que l'air et le soleil ne toucheraient jamais plus.

Au retour, je visitai le temple près duquel s'était consommé le sacrifice ; je parlai aux prêtres. Leur sanctuaire rénové redeviendrait

pour toute l'Égypte un lieu de pèlerinage ; leur collège enrichi, augmenté, se consacrerait désormais au service de mon dieu. Même dans mes moments les plus obtus, je n'avais jamais douté que cette jeunesse fût divine. La Grèce et l'Asie le vénéreraient à notre manière, par des jeux, des danses, des offrandes rituelles au pied d'une statue blanche et nue. L'Égypte, qui avait assisté à l'agonie, aurait elle aussi sa part dans l'apothéose. Ce serait la plus sombre, la plus secrète, la plus dure : ce pays jouerait auprès de lui un rôle éternel d'embaumeur. Durant des siècles, des prêtres au crâne rasé réciteraient des litanies où figurerait ce nom, pour eux sans valeur, mais qui pour moi contenait tout. Chaque année, la barque sacrée promènerait cette effigie sur le fleuve ; le premier du mois d'Athyr, des pleureurs marcheraient sur cette berge où j'avais marché. Toute heure a son devoir immédiat, son injonction qui domine les autres : celle du moment était de défendre contre la mort le peu qui me restait. Phlégon avait réuni pour moi sur le rivage les architectes et les ingénieurs de ma suite ; soutenu par une espèce d'ivresse lucide, je les traînai le long des collines pierreuses ; j'expliquai mon plan, le développement des quarante-cinq stades du mur d'enceinte ; je marquai dans le sable la place de l'arc de triomphe, celle de la tombe. Antinoé allait naître : ce serait déjà vaincre la mort que d'imposer à cette terre sinistre une cité toute grecque, un bastion qui tiendrait en respect les nomades de l'Érythrée, un nouveau marché sur la route de l'Inde. Alexandre avait célébré les funérailles d'Héphestion par des dévastations et des hécatombes. Je trouvais plus beau d'offrir au préféré une ville où son culte serait à jamais mêlé au va-et-vient sur la place publique, où son nom reviendrait dans les causeries du soir, où les jeunes hommes se jetteraient des couronnes à l'heure des banquets. Mais, sur un point, ma pensée flottait. Il semblait impossible d'abandonner ce corps en sol étranger. Comme un homme incertain de l'étape suivante ordonne à la fois un logement dans plusieurs hôtelleries, je lui commandai à Rome un monument sur les bords du Tibre, près de ma tombe ; je pensai aussi aux chapelles égyptiennes que j'avais, par caprice, fait bâtir à la Villa, et qui s'avéraient soudain tragiquement utiles. On prit jour pour les funérailles, qui auraient lieu au bout des deux mois exigés par les embaumeurs.

*Quelques moments d'histoire*

Je chargeai Mésomédès de composer des chœurs funèbres. Tard dans la nuit, je rentrai à bord ; Hermogène me prépara une potion pour dormir.

Extrait de *Mémoires d'Hadrien*, de Marguerite Yourcenar,  
chapitre 4, « *Saeculum aureum* » (Siècle d'or),  
Gallimard, 1971.

JEAN RICHARD

Le biographe du seul roi de France à fouler le sol égyptien



*Saint Louis, roi d'une France féodale, soutien de la Terre sainte*  
de Jean Richard  
de l'Académie des inscriptions et belles-lettres

Historien du Moyen Âge, Jean Richard, né en 1921 et élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1987, est le spécialiste de l'Orient latin, des croisades, du royaume de Chypre, de la Bourgogne médiévale et de Saint Louis. Innombrables sont ses publications. Sa modestie d'honnête homme dût-elle en souffrir, sa biographie du roi Louis IX, intitulée *Saint Louis, roi d'une France féodale, soutien de la Terre sainte*, est à ce jour inégalée.

Louis IX – à la tête de la septième croisade – fut le seul des rois de France à fouler le sol égyptien.

L'Égypte est très concernée par les croisades : voisine immédiate de la Terre sainte, elle était en possession de Jérusalem quand les croisés prirent la ville en 1099. Et les clés de Jérusalem sont de nouveau au Caire après la reconquête de la Ville sainte par Saladin en 1187. Jean Richard précise qu'attaquer les Égyptiens est une des stratégies traditionnelles des États chrétiens du

Levant, car, aux yeux des croisés, seule une campagne franque en Égypte pouvait amener les musulmans à lâcher prise en Terre sainte ; c'est ce qu'a tenté, en vain, la cinquième croisade, qui, depuis Damiette, prend pied dans le Delta en 1218. Mais le sultan Al-Kamel repousse les Francs trois ans plus tard et fait bâtir une forteresse à la Mansoura pour verrouiller la route du Caire. Sage précaution ! La seconde invasion (1249-1250), menée par Saint Louis lors de la septième croisade, connaît un succès éclatant, pour s'achever en désastre... à la Mansoura.

Après la capture du roi de France et de ses vassaux le 7 avril 1250, des pourparlers s'engagent entre Louis IX et son vainqueur, le sultan Turân Shâh : évacuation de Damiette et forte rançon contre la libération de tous les prisonniers francs – y compris ceux des croisades précédentes. En fait, l'accord concernant les prisonniers ne sera pas appliqué à la lettre. Une trêve de dix ans mettant la Terre sainte à l'abri des hostilités, Saint Louis, libéré assez vite, embarque pour Acre. Auparavant, les négociateurs égyptiens l'avaient sermonné :

« Comment un homme de bon sens, sage et intelligent comme toi, peut-il s'embarquer ainsi sur un navire et chevaucher les vagues pour venir dans une contrée peuplée d'innombrables musulmans ? Selon notre loi, un homme qui traverse ainsi la mer ne peut témoigner en justice.

— Et pourquoi donc ? interroge le roi.

— Parce qu'on estime qu'il n'est pas en possession de toutes ses facultés. »

Le roi en riant leur répondit que cette idée lui paraissait juste.

Les Occidentaux ne tenteront plus d'envahir le pays du Nil – du moins jusqu'à l'expédition de Bonaparte.

Amin Maalouf, de l'Académie française, dans *Les Croisades vues par les Arabes* (ouvrage que l'on ne saurait omettre de lire pour compléter l'étude historique des croisades), rappelle que le sultan Tûran Shâh ne sera pas récompensé de sa victoire contre le « péril blond ». Un conflit oppose, en effet, le sultan à ses officiers mamelouks. Ceux-ci, estimant non sans raison qu'ils



sont les principaux artisans de la défaite franque, exigent des postes de responsabilité à la direction du pays. Tûran Shâh refuse. Il est assassiné le 2 mai 1250. La mort de ce dernier descendant de Saladin met fin à la dynastie ayyoubide. La domination mamelouke s'installe dans la vallée du Nil pour des siècles.



## HEURS ET MALHEURS DU ROI DE FRANCE EN CROISADE

Extrait de

*Saint Louis, roi d'une France féodale, soutien de la Terre sainte*  
de Jean Richard

*La campagne d'Égypte de Saint Louis sous la plume de Jean Richard est fidèle au contexte médiéval en Occident et aux chroniqueurs de l'époque, Joinville et Mathieu Paris, pour qui les ennemis sont les « Sarrasins ». Éclairant le désastre de la septième croisade d'un jour précis, l'historien explique pourquoi les croisés ont préféré Damiette à Rosette : le port, pratique pour acheminer les vivres, est mieux défendable. Le 4 juin 1249, la flotte royale est au large de Damiette et coule trois galères égyptiennes. Le 5 au matin, les chevaliers, protégés par les arbalétriers restés à bord, mettent pied à terre. Saint Louis saute lui-même à la mer tout armé, comme ses hommes, pour franchir, la lance à la main, les derniers mètres le séparant de la terre. Les chevaliers plantent leur lance dans le sable pour opposer aux cavaliers du sultan un mur de piques. Premier assaut repoussé. Il faut retenir le roi pour l'empêcher de charger avec ses troupes. Les Égyptiens en fuite mettent le feu à Damiette.*

**A**u matin du 6 juin, Saint Louis était maître de la ville. Il n'avait que peu de pertes ; toutefois le comte de la Marche, Hugues de Lusignan, était resté parmi les morts. En contrepartie, nombre de captifs chrétiens, libérés, s'étaient joints aux croisés. Les pertes musulmanes avaient été plus lourdes ; le sultan, indigné de la lâcheté des défenseurs de Damiette, avait fait pendre les émirs des Banû Kinâna.

Le roi, cependant, n'avait pas poursuivi les troupes en retraite. Il attendait des renforts, et en particulier les éléments rassemblés par Alphonse de Poitiers, dont le retard suscitait des inquiétudes, au point que, sur le conseil de Joinville, on organisa des processions pour invoquer la protection divine sur sa flotte. En fait, le

comte de Poitiers avait éprouvé beaucoup de difficulté à rassembler son contingent ; il ne quitta la France que le 25 août ; encore gagna-t-il directement Acre, d'où il reprit la mer pour Damiette où il n'arriva que le 24 octobre. Le comte de Salisbury était arrivé plus tôt, dès le mois d'août ; mais, une querelle l'ayant opposé à Robert d'Artois, il avait quitté Damiette pour Acre, d'où il ne revint, lui aussi, qu'à l'automne.

L'attente de renforts n'était pas la seule raison de la prolongation du séjour à Damiette. L'armée de la croisade aurait normalement dû rester quelque temps sous Damiette avant de s'emparer de la ville : elle se trouvait certainement à pied d'œuvre pour entreprendre la seconde partie de la campagne avant la date prévue. Or on était au début de juin ; l'inondation du Nil débutait à la fin de juillet. Il aurait donc fallu agir rapidement pour arriver au Caire avant que le Delta ne fût rendu impraticable par la crue. Un chevalier du vicomte de Melun, dans une lettre qu'a conservée Mathieu Paris, affirme que le sultan avait défié le roi en l'invitant à une bataille pour le 25 juin. Saint Louis avait décliné l'invite ; peut-être avait-il ainsi laissé échapper la chance de jouer le succès de la campagne ce jour-là, s'il avait été victorieux.

Son premier souci avait été de s'établir solidement dans la ville conquise. En 1221, on avait interminablement discuté pour savoir si elle appartiendrait à l'armée des croisés, c'est-à-dire au légat Pélage, représentant de l'Église de Rome, ou bien au roi de Jérusalem. Cette fois, Frédéric II et son fils Conrad n'ayant pas pris part à la croisade, nul conflit n'était à envisager, et le roi de France pouvait se comporter en maître. Un diplôme de la chancellerie royale constitua une dotation pour l'ancienne grande mosquée, devenue cathédrale sous le vocable de Notre-Dame. L'évêque - ou archevêque - fut un clerc de l'entourage royal, Gilles de Saumur. Il recevait un quartier de la ville et un domaine autour de celle-ci, plus une part des revenus du territoire de Damiette, à charge pour lui de tenir un contingent de chevaliers à la disposition du seigneur de la ville. Dans cette donation, le roi se référait aux usages du royaume de Jérusalem : ce n'est pas parce qu'il envisageait de réunir Damiette à celui-ci, mais c'est parce que ces usages constituaient à ses yeux la coutume de la



N° d'édition : L01EBNN000352.N001  
Dépôt légal : novembre 2014